***Le Mouvement trotskyste en Amérique latine jusqu'en 1940 par Pierre Broué*** [[1]](#footnote-1)

*CLT, Numéro 11, septembre 1982*

La recherche entreprise par l'Institut Léon Trotsky en vue de la publication des Œuvres n'a pas provoqué de découverte décisive dans le domaine de l'histoire latino-américaine. A cet égard, même l'investigation menée dans les *« papiers d'exil »* de Trotsky à la Houghton Library de Harvard s'est révélée décevante : Trotsky, soucieux de ne pas donner, même indirectement, de prise aux accusations d'ingérence, n'a pratiquement rien laissé dans ses propres archives qui concerne sa propre activité en Amérique latine après 1937 et son arrivée au Mexique.

La documentation existe cependant. A la Houghton Library même a été déposée ce qu'on appelle la collection-satellite d'Octavio Fernandez, comprenant non seulement une partie des archives de la section mexicaine, mais celles de la revue Clave, fondée et dirigée par Trotsky, et les lettres de Trotsky lui-même qu'il a voulu faire conserver en lieu sûr. Il existe par ailleurs des fonds documentaires importants, aussi bien en Europe, à Nanterre (B.D.I.C.), Amsterdam (I.I.H.S.), Milan (Feltri-nelli), qu'aux Etats-Unis (Cambridge et Stanford). Le gros des archives —en dehors du Brésil où il y a eu un début de regroupement dans un centre dépendant de l'université de Campinas — se trouve encore dans les collections privées, au moins celles qui n'ont pas été détruites directement ou indirectement du fait de la répression. Mais nombre d'entre elles ne peuvent être consultées sans grave danger pour ceux qui les détiennent, du fait de l'anéantissement des libertés démocratiques dans les pays où elles ont étés conservées. On peut espérer mettre un jour le nez dans les archives du Chilien Manuel Hidalgo ou celles d'Enrique Espinoza, l'écrivain argentin de Santiago..., encore faudrait-il quelques événements politiques : l'histoire ne peut pas avancer plus vite que l'humanité qui la porte et Pinochet, comme Videla, sont obstacles objectifs aussi bien à tout développement des connaissances historiques qu'à la jouissance des droits et libertés démocratiques les plus élémentaires.

L'histoire du trotskysme en Amérique latine a pourtant fait déjà l'objet d'une recherche d'ensemble réalisée par un universitaire, diplomate et chercheur, spécialiste du communisme en Amérique latine[[2]](#footnote-2). Robert J. Alexander, qui s'est présenté comme *« un camarade »* chez les vieux militants, s'est fait ouvrir bien des archives et conter bien des souvenirs. Son travail est fort utile sous cet angle, malgré d'inévitables erreurs que nous nous efforcerons de signaler à l'occasion dans les différents travaux. Il manque malheureusement de la nécessaire intimité avec le sujet que seules peuvent donner une expérience de militant et une connaissance des hommes qu'on interroge — et c'est ce qui rendra nécessaire à bref délai la reprise d'un sujet d'ailleurs très vaste et qu'il ne pouvait épuiser. D'ores et déjà, des recherches ont été entreprises dans diverses universités : mémoires de maîtrise, thèses de troisième cycle de science politique ou d'histoire abordent le thème et livrent déjà informations et réflexions utiles[[3]](#footnote-3). Enfin, les survivants commencent à parler, dès qu'ils ont la possibilité et l'occasion de le faire à nouveau, et l'auteur de cet article a eu le privilège d'écouter longuement quelques-uns des plus éminents d'entre eux[[4]](#footnote-4).

\*\*\*

L'Amérique latine est restée longtemps en marge du mouvement ouvrier mondial, à l'écart de ses principaux courants et ne recevant d'Europe des impulsions qu'avec un retard parfois considérable. Les premiers travaux scientifiques sur l'histoire du communisme en Amérique latine — les récents travaux de Carmen Helena Parés et de Manuel Caballero[[5]](#footnote-5) notamment — font bien apparaître ce décalage : un pays comme le Venezuela reste tout à fait à l'écart du mouvement communiste à l'époque de Lénine et ne voit la naissance de son parti *« communiste »* qu'en pleine époque stalinienne.

On relève un retard identique dans l'apparition du mouvement trotskyste, puisque que ce dernier, opposition de gauche au sein des partis communistes, présuppose leur existence. Mais ce décalage est souvent moindre dans la mesure où l'Opposition est une organisation internationale. En revanche, le caractère fortuit de la chronologie de l'implantation, relevé par Carmen Helena Parés pour les partis communistes, nous semble plus marqué encore pour les sections de l'Opposition de gauche. Si l'on met à part le cas du Chili où une fraction du P.C., existant de façon indépendante depuis plusieurs années, s'est ralliée en bloc à l'Opposition internationale, l'implantation de cette dernière a semblé relever largement de contacts qu'on peut qualifier de *« contacts de hasard »,* c'est-à-dire de facteurs plutôt contingents. C'est par exemple la présence de Pierre Naville dans Clarté ressuscitée — qui allait devenir La Lutte de Classes —qui met le Brésilien Pedrosa et le Péruvien Mariategui en contact avec la pensée de Trotsky et permet le premier accrochage de l'Opposition de gauche sur le continent latino-américain.

Moscou a été cependant et de façon directe un foyer actif de rayonnement des idées et des thèses de l'Opposition de gauche. Ce sont des sympathies pour ses thèses contractées en 1928 dans la capitale de l'U.R.S.S. qui ont inspiré au moins en partie, à son retour au Brésil, le délégué du P.C. brésilien Rodolfo Coutinho[[6]](#footnote-6) dans son alliance avec l'*« opposition syndicale »* de Toaquim Barbosa qui constitue le point de départ de l'Opposition de gauche au Brésil. C'est également à Moscou, probablement la même année que le syndicaliste communiste cubain le Noir Sandalio Junco[[7]](#footnote-7) a rencontré les idées de l'Opposition de gauche en la personne d'Andrés Nin, longtemps secrétaire de l'Internationale syndicale rouge. C'est de Moscou qu'avait été envoyé au Mexique comme permanent de l'Internationale des jeunes communistes l'Ukrainien Abraham Golod qui passe en 1930 à l'Opposition de gauche avec un Américain Rosalio Negrete[[8]](#footnote-8), l'animateur des pionniers. Plus tard, installé à New York, Golod, sous le pseudonyme bien défendu d'Alberto Gonzà-lez, poursuivra un patient travail d'organisation en Amérique latine. C'est un autre Ukrainien, à demi anglais, il est vrai, Roberto Guinney[[9]](#footnote-9)ancien dirigeant du P.C. argentin et de sa section de langue ukrainienne et russe, qui organise le premier noyau trotskyste argentin.

De façon générale pourtant, ce sont les voyages d'intellectuels ou séjours d'étudiants en Europe qui ont apporté le plus de liens. Naville n'a jamais rencontré Mariategui, le pionnier du marxisme au Pérou, et leur correspondance s'est tôt interrompue, mais il se lie à Paris avec Pedrosa et le gagne et Pedrosa à son tour commence à correspondre avec ses amis du Brésil. Le demi-mexicain Manuel Fernândez Grandizo — le futur G. Munis[[10]](#footnote-10) — et le péruvien Juan Luis Velàzquezil[[11]](#footnote-11) ont lu *Comunismo* et milité dans les rangs de la *Izquierda comunista* d'Espagne avant de revenir en Amérique latine, à la même époque que Héctor Raurich, déjà militant chevronné et le tout jeune Antonio Gallo [[12]](#footnote-12) qui incarnent la seconde

génération trotskyste d'Argentine. Les Etats-Unis ont joué un rôle non négligeable en envoyant au Mexique Rosalio Negrete dans la première période et Charles Curtiss dans la seconde[[13]](#footnote-13). Enfin, il ne faut pas négliger les ricochets imposés par la persécution policière et les exils forcés. C'est au Chili que José Aguirre[[14]](#footnote-14), futur fondateur, à Cordoba en Argentine, du P.O.R. bolivien, a été gagné par les militants de la *Izquierda communista* chilienne. Les hommes de la deuxième génération de Bolivie, Walter Asbun et Guillermo Lora[[15]](#footnote-15) doivent sans doute plus qu'au P.O.R. leur formation de trotskystes à un militant brésilien, Fulvio Abramo, venu de la frontière brésilienne en char à bœufs jusqu'à Santa Cruz de la Sierra où ils l'ont rencontré[[16]](#footnote-16).

Ce n'est qu'à partir de 1938 et dans le cadre de la préparation méthodique de la conférence internationale à travers l'activité du bureau panaméricain, que l'on peut constater un effort systématique et un début de planification entrepris par le noyau du S.W.P. réuni autour de Gonzàlez-Golod. Les militants étrangers aux Etats-Unis qui se dissimulent sous les pseudonymes de *« Lopez »* (Frankel) et *« Colay »* — un cubain — épaulent ici les efforts de ceux qu'on appelle les *« spécialistes »,* des militants nord-américains qui connaissent la langue espagnole...

L'histoire de l'Opposition de gauche et de la IVe Internationale diffère sensiblement en Amérique latine de leur histoire européenne du fait de sa préhistoire et d'un contexte différent. C'est ainsi qu'en Amérique latine, c'est à plusieurs reprises par pans entiers que, sinon des partis communistes, du moins des fractions importantes de leurs cadres et même de leurs directions, sont passés à l'Opposition de gauche et plus tard à la IVe Internationale. Du point de vue de leurs effectifs, les sections ainsi constituées ont parfois soutenu une comparaison victorieuse avec les *« partis officiels »* qui étaient évidemment loin d'être à l'époque ce qu'on appelle des partis de masse. Cette situation n'avait pas d'équivalent dans l'Europe des années trente, bien qu'elle ait quelque ressemblance avec certains aspects de la situation en Espagne au début de cette période et surtout de la Grèce à la grande époque de l'archéomarxisme, dont l'organisation supportait la comparaison avec le P.C. *« officiel ».*

C'est d'abord le cas du Brésil. Les informations apportées par Coutinho, puis les documents et la correspondance de Pedrosa persuadent la première opposition du P.C.B., *« le groupe communiste Lénine »,* en partie issu de l'*« Opposition syndicale »,* de demander son affiliation à l'Opposition de gauche internationale. Elle compte alors dans ses rangs quelques-uns des pionniers du communisme au Brésil et, au premier chef, cet ouvrier imprimeur métis qui animait en 1917 le comité de grève de Sâo Paulo et avait fondé le P.C.B., ce symbole même du prolétariat brésilien moderne qu'est Joào Pimenta[[17]](#footnote-17). Mais ses compagnons, Mârio Pedrosa ou Livio Xavier, les frères Abramo ou Plinio Mello[[18]](#footnote-18) sont aussi des pionniers du communisme au Brésil et il a fallu réécrire l'histoire du-parti qui fut le leur pour tenter de les en gommer. Et l'histoire, ici, se répète une seconde fois : après que la première génération trotskyste brésilienne ait disparu sous les coups féroces de la répression du régime Vargas après 1939, c'est encore au sein du parti et des jeunesses que renaît une opposition qui prend à son tour le chemin de la IVème Internationale, celle qui se regroupe autour du comité régional de Sâo Paulo avec Herminio Saccheta et José Stacchini, des jeunesses[[19]](#footnote-19), et qui constituera en 1939 le parti socialiste révolutionnaire.

Quand l'Opposition de gauche se constitue officiellement à Cuba en 1932, elle compte déjà plusieurs centaines de militants et certains assurent qu'elle est plus nombreuse que le parti officiel. C'est trois ans auparavant que Julio Antonio Mella avait été assassiné dans la rue à México[[20]](#footnote-20). On savait déjà qu'il avait été exclu du P.C. cubain dont il était un des dirigeants les plus populaires, mais on ne sait que depuis peu qu'il avait été avant sa mort lié au groupe d'opposition de Manuel Rodriguez à México. Les quelque 600 militants dont se targue à la fin de 1933 le jeune parti bolchevique-léniniste de Cuba sont, peut-être, comme on l'a dit et répété, des militants qui se situent surtout dans la tradition du syndicalisme révolutionnaire et, pour certains, plus proches de l'Espagnol Maurin que de Trotsky. Tels qu'ils sont, ils constituent en tout cas un pan du P.C. cubain qui s'en détache.

Ce n'est pas ici le lieu de narrer dans le détail la division du parti chilien en deux fractions rivales revendiquant chacune le titre même du parti et qu'on a appelées, du nom de leurs dirigeants, le P.C.-Hidalgo et le P.C.-Lafferte[[21]](#footnote-21). Ces deux fractions se sont dressées l'une contre l'autre et combattues avec acharnement, pendant une dure période de répression qui les frappait toutes deux et hachait leurs rangs, à propos de la politique de la *« troisième période »* et de ses conséquences au Chili. C'est au terme de ce conflit — qui a parfois des allures de querelle de légitimité — que les partisans du sénateur Hidalgo, informés, eux aussi, des divergences mondiales par leurs liens avec Nin et la lecture de la revue espagnole *Comunismo,* ont opté pour l'Opposition de gauche au moment où celle-ci se préparait à appeler à la formation de nouveaux partis communistes et d'une nouvelle internationale, la IVe.

Ces organisations ont joué un rôle relativement important dans l'histoire contemporaine de leurs pays respectifs. La *Izquierda comunista* du Chili s'est inscrite dans les luttes des ouvriers du bâtiment, les maçons de Santiago en particulier, et leur fameux *« comité unique »,* ainsi que dans les premiers efforts d'organisation autonome des paysans. Son rôle n'a pas été négligeable à l'échelle nationale et l'on dit que, lors de l'éphémère république socialiste de 1932, le chef de la Junte militaire de gauche, Marmaduke Grove[[22]](#footnote-22) lui proposa une entrée dans le gouvernement provisoire à laquelle elle opposa un programme de revendications de transition. Lamême *Izquierda comunista* joua un rôle déterminant dans la constitution en 1935 du Bloc des gauches qui fut l'antécédent du Front populaire au Chili. Les trotskystes cubains ont été tellement présents dans la révolution à partir d'août 1933 que, de ce moment, leurs cadres ouvriers, convoités et courtisés, sont l'objet de tentatives de corruption ouverte ou déguisée de la part des formations nationalistes. Les trotskystes contrôlent la Fédération ouvrière de La Havane qui propose à l'été 1933 un *« programme ouvrier »* dont il n'existe pas d'équivalent pour cette période — avant le programme d'action pour la France., Quant aux trotskystes brésiliens, ils ont joué un rôle déterminant dans la résistance organisée aux premières poussées fascistes et à la tentative des Chemises Vertes de Salgado de s'imposer dans la rue. Leur rôle dans la construction en 1934 de l'Alliance ouvrière pauliste — regroupant syndicats, formations politiques, socialistes, communistes staliniens et trotskystes et anarchistes — demeure dans l'histoire contemporaine de leur pays au même titre que la bataille de la Praça do Sé du 7 octobre 1934, au coeur de Sâo Paulo, dans laquelle ils ont joué un rôle déterminant pour la victoire sur les troupes de choc du fascisme.

Ces grandes sections de l'Opposition de gauche, dont nous avons indiqué qu'elles peuvent soutenir numériquement la comparaison avec les partis de l’IC sont en même temps d'une extraordinaire fragilité politique, et elles n'ont eu en définitive, en tant que grandes organisations, qu'une existence éphémère.

Dès le lendemain des combats de rue du 7 octobre 1934, éclate dans la Ligue brésilienne une grave crise politique au sujet de la *« politique militaire »,* de la façon dont a été conçu précisément le combat contre les fascistes. Aristides Lobo, Raquel de Queiros, Victor de Azevedo[[23]](#footnote-23), jugent cette politique *« aventuriste »,* accusent leurs camarades d'avoir joué à la guerre. La section brésilienne ne se remettra pas de ce conflit qui prend un caractère de grande violence dans le contexte donné et provoque son explosion, sa désintégration en quelques semaines : elle est mise hors-la-loi en novembre 1935 sans avoir eu le temps de panser ses plaies.

La section cubaine se décompose, elle aussi, très vite, à partir de 1933, sous l'impulsion de sa composante étudiante, *l'Ala Izquierdista Estudiantil*, et de ceux de ses dirigeants qui préconisent alors une politique *« entriste »,* qu'ils justifient par les conditions spécifiques de Cuba, et lancent la formule de la *« construction de la IVe Internationale par la voie externe ».* Une importante fraction de ce jeune parti croit en effet découvrir une voie express d'accès au pouvoir, la voie royale vers les masses, dans la nouvelle organisation nationaliste aux tendances putschistes de *Joven Cuba* (Jeune Cuba) fondée par le célèbre Antonio Guiteras[[24]](#footnote-24), porte-drapeau des éléments de gauche du gouvernement provisoire. Un rapport, dont nous publions ci-dessous les passages essentiels, nous donne une description détaillée de la décomposition de cette organisation d'avant-garde. Il raconte par le menu comment le secrétaire général du P.B.L., un jeune homme de 24 ans, Marcos Garciâ Villareal, s'est rendu coupable de se marier à l'Eglise et... d'en faire part dans la presse, et comment il a été *« déposé »,* le 2 février 1935, par un *« coup d'Etat »* mené dans les structures de ce petit parti que ses dirigeants abondonnent l'un après l'autre. Dès cette époque, il semble bien que les anciens cadres ouvriers du P.B.L. aient déjà transité, soit vers *Joven Cuba*, soit vers le parti dit *« révolutionnaire »* des *« authentiques »* — formation nationaliste bourgeoise de gauche, plus modérée que celle de Guiteras — dans laquelle on trouvera, plus tard, non seulement Sandalio Junco, devenu son *« responsable ouvrier»* mais Euse-bio Mujal qui finira beaucoup plus à droite, aux côtés de Batista.

Nous avons indiqué au passage le rôle des trotskystes chiliens dans la formation du Bloc des gauches. C'est pendant cette période qu'ils cherchent de toute évidence à se lier avec le parti socialiste du Chili qui vient de se constituer et qui refuse d'adhérer à la IIe Internationale. C'est en 1936 qu'ils ont décidé formellement de s'y fondre, comme l'avait auparavant redouté Andrés Nin qui au nom des trotskystes, avait déjà critiqué leur orientation vers le Bloc des gauches. En 1936, l'expérience, un peu *« accommodée »,* du *« tournant français de l'entrisme dans la S.F.I.O. »,* la naissance du P.O.U.M. avec l'entrée de la *Izquierda comunista*, la signature par le P.O.U.M du bloc électoral des gauches annonciatrice du Front populaire espagnol, ont été invoqués pour justifier ce qui était en fait purement et simplement une autodissolution. Il semble bien en tout cas que nombre des chefs historiques, au moins Hidalgo et Mendoza[[25]](#footnote-25), ne soient pas entrés dans le parti socialiste pour le transformer, mais seulement pour s'intégrer à une force politique qui allait faire d'eux à bref délai des ambassadeurs et des ministres.

La violence de la répression qui caractérise les sociétés latino-americaines est évidemment un élément d'explication de ces effondrements rapides et à certains égards définitifs. Au Chili, des militants sont assassinés, José Lopez Cacerés, par exemple, d'autres, comme Humberto Valenzuela et Humilde Figueroa sortiront infirmes des mains de la police. Au Brésil, l'ouvrier Manoel Medeiros meurt en prison dans des conditions particulièrement atroces, tandis que son camarade italien Goffredo Rosini, déporté en Espagne, y disparaît [[26]](#footnote-26). Les Cubains évoquent souvent leurs martyrs : Crescencio Freire, tué en 1935, Américo Labadi, Gastôn Medina, Nieves Otero, dont nous ne savons rien, et aussi les militants Andrade et Blanco assassinés au Salvador. Mais la cause de la faillite de ces organisations est éminemment politique. Rameaux détachés des P.C. avec toutes les faiblesses des organisations communistes de l'époque déjà marquées par le stalinisme, les sections de l'Opposition de gauche n'ont ni l'acquis théorique, ni la formation pratique qui leur permettent de faire face victorieusement à toutes les pressions qui pèsent sur elles. C'est l'opposition violente d'une fraction sectaire qui atteint la section brésilienne, et celles de Cuba et du Chili se suicident en se mettant au service de forces sociales qui ne sont pas la classe ouvrière.

Le mouvement trotskyste ne disparaît certes pas totalement avec l'effondrement des grandes sections. Au Brésil, Mârio Pedrosa a réussi à échapper à l'arrestation, il continue une courageuse et dangereuse activité clandestine, rassemble les rescapés dans un parti ouvrier léniniste : quand il émigre en 1938, il n'y a plus, en liberté et prêts à l'action militante, que quelques rescapés de la première génération trotskyste, qui vont se joindre à cette date à la deuxième génération, celle de Saccheta et du comité régional de Sào Paulo. Le trotskysme n'est pas liquidé non plus à Cuba. C'est un des témoignages que donne, par exemple, le livre sur la guerre d'Espagne écrit par l'un des siens qui y combattit avec le P.O.U.M., Juan Ramôn Breà[[27]](#footnote-27). En témoignent également les silhouettes que nous avons entrevues dans les papiers d'Octavio Fernàndez à Harvard, de Pérez Santiesteban, de Bodernea, et surtout de Pablo Diaz Gonzâlez, dit Las-sale, ce Noir secrétaire du syndicat des ouvriers teinturiers qui fut plus tard trésorier de l'expédition du Granma.

Au Chili, la liquidation de la *Izquierda comunista* dans le parti socialiste ne se fait pas sans résistances. Une fois de plus, cette dernière est inspirée par le comité régional de Santiago, à partir d'octobre 1935, sous l'impulsion d'Enrique Sepûlveda (Diego Henriquez[[28]](#footnote-28) qui recevra plus tard le renfort des jeunes socialistes que dirige Abraham Pimstein[[29]](#footnote-29).Le parti ouvrier révolutionnaire (P.O.R.) chilien, section chilienne de la IVe Internationale, naît de leurs efforts en 1938, mais au Chili comme dans les autres pays d'Amérique-latine, l'heure est désormais au foisonnement des scissions et aux rivalités groupusculaires.

Ainsi, la première catégorie distinguée parmi les organisations trotskystes latino-américaines, celle des grandes organisations, disparaît-elle au bout de quelques années se résolvant dans la seconde, celle des petits groupes dominés par les rivalités personnelles et les querelles fractionnelles entre petits chefs.

Le cas le mieux connu est celui de ce qu'on peut appeler le *« fractionnalisme »* argentin, récemment étudié par Osvaldo Coggiola. Les conditions générales n'étaient pas au premier abord plus défavorables au travail de l'Opposition en Argentine qu'au Chili ou au Brésil. En 1925, une première scission du parti communiste argentin rassemble autour du *Partido Comunista Obrero* et de son journal *La Chispa* (L'Etincelle), des militants — *« los chispistas »* — que l'on retrouvera plus tard dans les rangs trotskystes, comme l'intellectuel Raurich ou l'ouvrier Mateo Fossa. Ce regroupement à gauche est éphémère. Une nouvelle chance naît avec une autre scission, lors de la naissance en 1927, autour de José F. Penelôn, l'unique conseiller communiste de Buenos Aires[[30]](#footnote-30) d'un parti communiste de la région argentine (P.C.R.A.) qui ne manque pas de cadres ouvriers. Mais ses dirigeants refusent tout net ce qui pourrait servir à contester à leur parti le caractère *« national »* des fondements de son existence. Prise de position fortuite, reflétant un état d'esprit propre à ces hommes ou au contraire tendance permanente, empreinte de la société argentine? C'est finalement du sein du P.C.R.A. que se détache en 1929 le *« comité communiste de gauche »,* premier groupe argentin, rattaché à l'Opposition internationale avec les frères Guinney, Pedro Manulis et Camilo Lôpez, qui édite *La Verdad* (La Vérité) et apparaît comme une *« fraction publique »* du P.C. argentin.

Sans doute Coggiola a-t-il raison de souligner que le coup d'Etat du général Uriburu, le 6 décembre 1930, a placé ce petit groupe dans les pires conditions pour agir et hypothéqué l'avenir du mouvement trotskyste à ce moment décisif de son histoire. Mais la répression qui se déchaîne en Argentine à partir de 1930 ne suffit pas à expliquer que Raurich et Gallo, au retour d'Espagne où ils ont été gagnés par Nin et son organisation, traitent par le mépris les gens de la I.C.A. (*Izquierda Comunista Argentina)* et forment une deuxième organisation concurrente. Elle n'explique pas, men plus, qu'à peine exclu du P.C.A. en 1932, le militant qu'on connaît sous le nom de Pedro Milesi[[31]](#footnote-31), entre avec ses partisans dans l'I.C.A. pour s'en emparer au terme d'une assemblée générale aux allures de coup d'Etat dans un verre d'eau. Il faut le dire : bien des épisodes relevés dans l'histoire des groupes qui, en Argentine, se sont réclamés du trotskysme, révèlent une irresponsabilité politique qui a incontestablement des racines sociales et ne peut s'introduire au sein du mouvement ouvrier, auquel elle est étrangère, que sous le couvert de traditions appelées *« nationales ».* Laissant de côté les problèmes posés, en Argentine comme ailleurs, à partir de 1936-1937, par le débat sur l'*« entrisme »* et le rôle nouveau du parti socialiste ouvrier, nous nous contenterons de relever que le mouvement argentin, émietté en fractions rivales et ruisselant d'épithètes colorées et vigoureuses, a produit à cette époque deux militants hors du commun.

Liborio Justo[[32]](#footnote-32) — Quebracho en trotskysme — est à la fois un intellectuel argentin classique et un privilégié de la naissance. Fils d'un officier devenu président de la République, il a pu voyager en Europe et aux Etats-Unis. Membre du P.C., il a en 1935 approché les trotskystes et subi l'influence des ultra-gauchistes américains rassemblés par Hugo Oehler[[33]](#footnote-33). On sait comment, du palais présidentiel, au cours d'une réception offerte par son père au président Roosevelt, il cria au micro *« A bas l'impérialisme yankee ! ».* En novembre 1936, il rompt officiellement et publiquement avec le stalinisme et se tourne vers la IVe Internationale. Les conditions de son adhésion, les qualités qui sont les siennes, ont permis d'imaginer qu'il allait être l'unificateur des trotskystes en Argentine. Il fut un facteur de division supplémentaire virulent, par son intelligence, son talent de polémiste, son goût pour les luttes fractionnelles et les épithètes spectaculaires. -Trotsky et lui ne se sont jamais rencontrés. Mateo Fossa[[34]](#footnote-34), qui fut, des années durant, son associé, est tout différent. Militant ouvrier, secrétaire de la fédération du Bois, militant du P.S., du P.C., du P.C.O., puis du parti socialiste ouvrier, scission à gauche du P.S., après avoir animé la Ligue anti-impérialiste et fait sa ration de prison, c'est un homme à la fois très ouvert et très dur. Envoyé à México, lors du congrès de fondation de la centrale latino-américaine C.T.A.L., par le comité de coordination des syndicats argentins indépendants, cet ancien président du congrès constitutif de la C.G.T. en 1936 est expulsé à son arrivée dans la salle du congrès, à México, par un service d'ordre dûment prévenu. Ses pérégrinations à México — où il n'a pas un peso —l'ont finalement conduit à la maison de Coyoacan et il a rencontré Trotsky à trois reprises en septembre 1938[[35]](#footnote-35), sortant convaincu de ses entretiens, trotskyste, désormais, jusqu'à la mort. A l'heure du bilan provisoire, le courage, l'honnêteté, la fidélité aussi de Mateo Fossa qui ressortent tant de son récit que des autres documents donnent fort heureusement du mouvement trotskyste argentin une image toute différente de celle des luttes entre caudillos de sectes rivales, ces *« branleurs de café »* comme il dit à Trotsky, s'excommuniant les uns les autres au nom de l'orthodoxie, mais dont un si grand nombre ont ensuite fait carrière dans les rangs péronistes et socialistes, voire staliniens.

L'histoire de la section mexicaine avant 1940 manifeste peut-être un fractionnisme moins virulent, mais les rivalités et querelles personnelles y tiennent tout de même une place disproportionnée. On note également une influence plus directe de la vie politique espagnole. Robert Alexander a décrit dans son livre le noyau constitué autour de Negrete sans avoir compris le rôle de Golod ni entrevu la portée du témoignage de Manuel Rodriguez sur l'appartenance de Mella. C'est pourtant Golod-Gonzâlez qui incarne en quelque sorte la continuité mexicaine, puisque c'est lui qui, de New York, oriente les deux normaliens, Luciano Galicia et Octavio Fernândez[[36]](#footnote-36), gagnés par la lecture de Comunisrno, à partir de 1933. C'est avec son aide et ses conseils qu'ils vont tenter — combien de fois ? — de mettre sur pieds une Ligue mexicaine dont les effondrements périodiques sont aussi fantastiques que les remontées et dramatiques que les crises dont les archives Octavio Fernândez permettent de suivre le déroulement et la succession.

En 1936 pourtant, à la veille de l'arrivée de Trotsky, les choses semblent pour la première fois en très bonne voie. La vieille génération, liée par l'intermédiaire de Negrete au groupe d'Oehler à New York, est d'un côté. De l'autre, Fernândez et Galicia, réconciliés par les succès, sont avec le mouvement pour la IVe Internationale, dont ils sont la section officielle, et la section américaine dont les militants sont *« entrés »* au parti socialiste. Au mois de septembre, après Diego Rivera et Frida Kahlo[[37]](#footnote-37) et grâce à eux, la Ligue mexicaine a recruté des dizaines d'ouvriers du bâtiment, notamment le noyau dirigeant de la Casa del Pueblo. La section mexicaine semble détenir désormais tous les atouts: porte-drapeau prestigieux, moyens financiers, hommes aux grandes capacités, base ouvrière, amitiés dans un cercle large, au moment où débarque Trotsky. Elle s'effondre pourtant en quelques mois.

L'installation de Trotsky à Coyoacân, qui a semblé d'ailleurs au premier abord aux trotskystes mexicains un véritable cadeau du ciel, marque en effet le début d'une crise très grave qui verra successivement son autodissolution, sa reconstitution, puis sa dissolution par une conférence mondiale, et les archives Octavio Fernândez apportent sur ces péripéties une abondante information.

C'est en avril 1937 que les choses ont commencé à se gâter. La direction de la Ligue, sous l'impulsion, très précisément, de Galicia, édite un tract contre la vie chère, l'inflation qui dévore les salaires et répand la misère. Le texte appelle à l'*« action directe »* contre le gouvernement de Cârdenas[[38]](#footnote-38) qu'elle désigne comme le responsable de la misère populaire. C'est, rappelons-le, au lendemain des deux premiers procès de Moscou, des tentatives des staliniens pour obtenir l'expulsion de Trotsky du Mexique en liant son activité politique à la diffusion du terrorisme et de la violence. La politique, évidemment sommaire en elle-même, de Galicia, donne incontestablement des armes aux staliniens, met en danger l'asile de Trotsky, risque d'isoler dangereusement la section mexicaine en l'opposant de front au courant anti-impérialiste qui emporte Cârdenas dans le conflit qui mûrit autour du pétrole mexicain. Trotsky ne semble pas avoir hésité : dans une lettre à Diego River[[39]](#footnote-39), il rompt personnellement avec la section mexicaine. La direction de celle-ci en conclut qu'il sacrifie les intérêts des ouvriers et des paysans mexicain aux exigences de sa propre sécurité et soutient Cârdenas pour garder son asile : c'est en tout cas ce que dit Galicia et ce que pas mal d'autres pensent.

Il ne saurait être question de tenter ici de retracer même dans ses grandes lignes cette pénible préhistoire qui va être étudiée d'ailleurs à fond dans un autre cadre. La rivalité entre Galicia et. Octavio Fernândez, que le premier accuse d'être l'homme de Trotsky, remplirait plusieurs volumes. Nous devons simplement noter que c'est pour rompre un isolement politique dangereux sur le continent latino-américain, au moins autant que pour préparer les conditions de la reconstruction d'une section mexicaine, que Trotsky va s'attacher à la publication de Clave[[40]](#footnote-40).

Quelle est la situation dans les autres pays d'Amérique latine au cours des deux années de parution de *Clave* qui sont aussi les deux dernières de la vie de Trotsky? Le fichier des abonnés de *Clave*, conservé dans la collection-satellite Octavio Fernândez à la Houghton Library, nous donne de précieuses indications mais ouvre plus de pistes de recherches qu'il n'apporte de conclusions. En dehors des éléments que nous avons esquissés ci-dessus concernant *« grands pays »* et certaines *« grandes sections »*, il apporte des éléments intéressants. La véritable naissance du trotskysme en Bolivie se situe au terme de cette période, et nous avons déjà mentionné José Aguirre, mais aussi Asbun et Lora. Quel lien existe-t-il entre la correspondance Mariateguf-Naville de la fin des années vingt et l'apparition en 1939 du périodique péruvien Izquierda roja, organe de la clandestine Liga de los Trabajadores Revolucionarios ? Le poète Juan Luis Velàzquez, péruvien, vivait alors à México et nous n'avons trouvé aucune adresse péruvienne dans le fichier. Robert Alexander mentionne la naissance en 1938 d'une organisation uruguayenne autour d'Esteban Ki-chich, président du syndicat des métaux en 1940, un émigré d'origine yougoslave. Le fichier et la correspondance d'Octavio Fernândez mentionnent plusieurs adresses en Uruguay et notamment celle d'un Esteban Vilitch: histoire de pseudonyme ? Nous attendons de Diôgenes de la Rosa des éléments sur la situation à Panama où Clave compte plusieurs abonnés. Il n'y en a en revanche ni au Salvador où l'on tonnait le passage de trotskystes cubains, ni en Ecuador où un groupe s'était constitué en 1934[[41]](#footnote-41). Il y a une section active en Colombie qui a songé à faire venir Trotsky. A Porto Rico, Luis Vergne Ortiz se signale par la constance et la régularité de sa correspondance. On trouve encore dans le fichier de Clave le nom d'un abonné de San José de Costa Rica qui reçoit un envoi groupé de la revue. Il semble par ailleurs qu'aucune littérature trotskyste n'ait pénétré avant 1940 à Saint-Domingue ou Haïti, au Venezuela ou au Paraguay comme au Honduras ou au Nicaragua.

\*\*\*

Existe-t-il, comme certains le prétendent, un *« exceptionnalisme »* du trotskysme latino-américain? Je ne le pense pas, bien qu'il soit incontestable que les trotskystes latino-américains soient assez différents de leurs camarades des autres continents.

Il est vrai qu'en Amérique latine, les violences des staliniens semblent avoir commencé plus tôt qu'ailleurs. Peut-être parce que la violence est élément constituant de la vie politique ? Laissons de côté la question de l'assassinat de Julio Antonio Mella et de l'hypothèse selon laquelle le jeune dirigeant cubain aurait été assassiné par les staliniens[[42]](#footnote-42). Dès 1931, la fraction Hidalgo, au Chili, accuse les laffertistes de l'assassinat du jeune ouvrier du bâtiment Lôpez Cacerés. Incontestablement, les trotskystes viennent s'insérer dans un corps social marqué par la violence quotidienne et les armes à feu. Ainsi les normaliens Galicia et Fernândez, plutôt que de se résigner d'avance à la raclée promise, vont revolver en poche à la réunion de cellule qui va les exclure du P.C. mexicain. Et c'est un ancien membre du P.B.L. cubain, Emilio Trô, qui fonde l'organisation terroriste étudiande *Uniôn Insurreccional revolucionaria* — sorte de continuation de *Joven Cuba* — dans laquelle le jeune Fidel Castro va faire en 1940 ses premières armes en politique et en *« lutte armée »[[43]](#footnote-43)*

Pour le reste, je dirai franchement que le fractionnisme argentin ne m'a pas paru plus virulent que celui des Autrichiens, et que le duel épique entre les Mexicains Galicia et Fernândez ne l'emporte sur celui qui oppose Molinier à Naville que par la supériorité des couleurs mexicaines et l'incontestable et infinie variété de l'injure et de la diatribe.

En fait, si des pans entiers se sont détachés au cours des années trente des partis communistes d'Amérique latine, c'est que les partis communistes ne s'y sont formés que tardivement, que les cadres staliniens n'y sont pas encore trempés, que certains d'entre eux peuvent, comme les militants, être sensibles aux arguments des trotskystes. En outre, il n'existe nulle part en Amérique latine dans le mouvement ouvrier d'obstacle social-démocrate sérieux et tout ouvrier qui sait un peu de politique peut, avec une relative facilitée, conquérir des positions syndicales. Tout cela n'est vrai que pour un temps. L'histoire du XXe siècle est une histoire mondiale : la politique des partis communistes favorise le développement des formations *« socialistes »* et surtout *« populistes »,* nationalistes qui vont attirer la base et souvent séduire les cadres trotskystes. La IVe Internationale en Amérique latine en 1940, malgré les débuts fracassants de l'Opposition de gauche dans plusieurs pays, est sans doute un cran au-dessous de ce qu'elle est alors sur les autres continents : l'univers particulier du trotskysme latino-américain est rentré dans le rang.

Les conditions de clandestinité ou de semi-clandestinité dans lesquelles, depuis 1929, vivent ou survivent la plupart des sections d'Amérique latine, vont en outre amplifier les conséquences de la scission internationale intervenue à la suite de celle du S.W.P. en 1940. Membre du S.I. depuis 1938, Màrio Pedrosa, *« le camarade Lebrun »*, s'est rangé avec Max Shachtman du côté du *Workers Party* né de la scission. Cela explique sans doute le succès de la conférence organisée à Lima par les shachtmaniens et où certains semblent s'être rendus sans savoir qu'il y avait eu une scission sur le plan international.

De toute façon, ce n'est évidemment plus de Moscou, ni d'ailleurs du reste de l'Europe que viennent les influences révolutionnaires. C'est désormais de New York que viennent impulsion et organisation, à partir des bureaux et départements spécialisés du *Socialist Workers Party* de Cannon et du *Workers Party* de Shachtman. La guerre, en interrompant pratiquement les relations avec la vieille Europe, a corrigé la dernière aberration relevée dans le développement du mouvement trotskyste en Amérique latine : la IVe Internationale ne vient plus avec les vents de l'Est, mais avec celui du Nord. L'impulsion trotskyste en Amérique latine vient désormais des organisations qui siègent au cœur de l'impérialisme yankee, lequel, précisément, domine ce continent. En 1935, c'était en vain que le dirigeant du *Workers Party*, A.J. Muste, avait essayé d'empêcher la direction de la section cubaine de s'engager dans la voie fatale de la dissolution au sein du mouvement nationaliste. En 1940, c'est à New York que les hommes représentatifs de la troisième génération, les Mexicains Manuel Alvarado et Luis Pérez Yafiez[[44]](#footnote-44) sont définitivement gagnés ; et c'est New York qui envoie en Amérique latine un homme qui y marquera toute une période de l'histoire trotskyste, Sherry Mangan. Mais c'est une histoire tout autre qui commence.

1. Le point de départ de cet article est dans une communication que j'ai présentée au Colloque international sur le mouvement ouvrier latino-américain qui s'est tenu à Caracas à l'Université Centrale (sous l'égide du MOLA) du 23 octobre au 2 novembre 1980. J'ai tenu compte dans sa rédaction des remarques et critiques formulées au cours de la discussion notamment par Adolfo Gilly, Alejandro Gavez et Luis Vitale. Cette communication et cet article n'ont jamais eu d'autre prétention que de tracer de grandes lignes de recherche. [↑](#footnote-ref-1)
2. Robert J. Alexander, *Trotskysm in Latin America*, Stanford U.P., 1973, 303 p. [↑](#footnote-ref-2)
3. Citons entre autres le mémoire de maîtrise d'Osvaldo Coggiola *L'Opposition de gauche en Argentine (1930-1943)* réalisé à Paris VII, sous la direction de Madeleine Rebérioux, et la thèse en préparation d'Olivia Gall, à Grenoble, sur Trotsky et la Politique mexicaine. [↑](#footnote-ref-3)
4. Parmi ceux qui m'ont reçu et longuement répondu, j'aimerais mentionner, au Brésil, Fulvio Abramo, Victor de Azevedo, Plinio Mello, Màrio Pedrosa, au Mexique, Octavio Fernàndez et Manuel Alvarado, pour le Chili, Abraham Pimstein Lamm, que j'ai rencontré à Caracas. Quelques-uns, rares il est vrai, n'ont pas répondu.

5. Carmen Helena Parés, *Théorie marxiste et pratique politique en Amérique latine,* thèse d'Etat de science politique, Grenoble, 1980. Manuel Caballero, *La Internacional comunista y América Latina. La Seccién venezoland*, México, 1978. [↑](#footnote-ref-4)
5. Carmen Helena Parés, *Théorie marxiste et pratique politique en Amérique latine,* thèse d'Etat de science politique, Grenoble, 1980. Manuel Caballero, *La Internacional comunista y América Latina. La Seccién venezoland*, México, 1978. [↑](#footnote-ref-5)
6. Rodolfo Coutinho, étudiant à Recife, y anima un groupe marxiste et y fonda un groupe communiste en 1919; délégué au congrès de fondation du P.C.B. en 1922 , il fut élu suppléant de l'exécutif qui le délégua à Moscou en 1924. Il revint en 1927, pleinement informé de tout ce qui concernait l'Opposition de gauche en U.R.S.S., et se consacra à l'enseignement et aux jeunesses, puis aux ligues paysannes. Mais, gravement malade, il abandonna bientôt toute activité. [↑](#footnote-ref-6)
7. Sandalio Junco (1900-1942), ouvrier boulanger, fut l'une des plus importantes figures du parti cubain à partir du milieu des années vingt comme secrétaire international de la *confederacién nacional de los Obreros* de Cuba. Il avait séjourné à Moscou et, convaincu par Nin, y aurait vigoureusement apostrophé Staline à propos de la répression contre l'Opposition. Il avait vécu au Mexique en 1928, participé en 1929 à la conférence de Montevideo. Revenu à Cuba en 1932, exclu du parti communiste, il fonda l'Opposition de gauche qui allait devenir le parti bolchevique-léniniste cubain. Il contrôlait en août 1933 la *Federacién Obrera* de la Havane. Il rompit peu après avec le P.B.L., rejoignit Joven Cuba, dont il fut le *« secrétaire ouvrier »*, puis le parti *« authentique »*, où il exerça les mêmes fonctions. Il fut assassiné au cours d'un meeting. [↑](#footnote-ref-7)
8. Russell Blackwell, dit Rosalio Negrete (1904-1969), militant du P.C. et organisateur des *« pionniers »,* avait été envoyé au Mexique à la fin des années vingt. C'est là qu'il prit contact par lettre avec les trotskystes américains et fonda l'Opposition de gauche au Mexique. Exclu du P.C. en 1930, il fut ensuite expulsé du Mexique. A partir de 1935, il milita au sein du groupe organisé par Oehler et essaya d'y rallier les groupes latino-américains. Parti en Espagne en 1936, il y fut emprisonné en 1938-39. [↑](#footnote-ref-8)
9. Roberto Guinney (1868-1933), né en Grande-Bretagne, avait passé sa jeunesse en Russie avant de revenir en Grande-Bretagne; il avait connu Kropotkine et Tom Mann. Emigré en Argentine, il avait adhéré au P.C. en 1923 et l'avait quitté en 1927, avec Penelôn, pour le P.C.R.A., devenant administrateur de son journal *Adelante*. Fondateur du comité d'opposition communiste en 1929, il avait rejoint formellement la même année l'Opposition internationale et constitué le groupe qui publia *La Verdad* en mars 1930 et s'appela I.C.A. (*Izquierda Comunista Argentina*). Un membre de ce groupe, l'ouvrier Pedro Manulis, entretint avec Trotsky une correspondance serrée en russe en 1929 et 1930. [↑](#footnote-ref-9)
10. Manuel Fernândez Grandizo, dit G. Munis (né en 1912), était fils d'émigrés espagnols au Mexique. Il était revenu en Espagne comme étudiant et avait rejoint l'Opposition de gauche en 1930. Partisan de l'*« entrisme »* dans les J.S. en 1935, il n'était pas allé au P.O.U.M. avec ses camarades de la I.C.E. et était rentré au Mexique en juillet 1936 pour en repartir en septembre avec le premier cargo chargé d'armes. Après avoir combattu dans les milices de la J.S. sur le front de Madrid, il avait organisé le groupe B.L. de Barcelone et édité *La Voz Leninista*. Arrêté en février 1938 et accusé du meurtre de l'agent du G.P.U. Léon Narvitch, il s'évada au début de 1939 lors de la débâcle de Catalogne. Il participa à la conférence dite *« d'alarme »* de la IVe Internationale en mai 1940, parla sur la cercueil de Trotsky au Panthéon lors de l'incinération, puis dirigea la section mexicaine et le groupe espagnol du Mexique jusqu'à sa rupture avec la Ive Internationale en 1947. [↑](#footnote-ref-10)
11. Juan Luis VeIIzquez (né en 1903), péruvien, était allé en Europe et avait milité dans le P.C. en Espagne, puis en Allemagne et avait été sensible aux critiques de l'Opposition de gauche contre la ligne stalinienne. Il n'avait pas réussi à entrer en Espagne en 1936. Il s'était fixé à México où il connut Trotsky et milita au sein de la section mexicaine jusqu'en 1942. [↑](#footnote-ref-11)
12. Héctor Raurich, brillant intellectuel, qui impressionna ses contemporains, avait milité en Argentine avec les *« chispistes »* avant d'aller étudier en Espagne où il rencontra l'Opposition de gauche. Comme lui, Antonio Gallo dit Ontiveros (né en 1913) avait été gagné en Espagne par Nin. A leur retour en 1932, Raurich et Gallo refusèrent de rejoindre le groupe de Guinney sans raison politique apparemment valable, et fondèrent la *Liga comunista internacionalista* (S.A.) qui publia *Nueva Etapa*. Ils devaient rejoindre la social-démocratie après la guerre. [↑](#footnote-ref-12)
13. Charles Curtiss, dit Carlos Cortes (né en 1908), linotypiste en Californie, parlant bien l'espagnol, fut envoyé au Mexique par la C.L.A. en 1934, mais le groupe qu'il réussit à organiser fut démantelé par la police. Il revint aux E.U. De 1938 à 1939, il fut le délégué du S.I. au *« comité pan-américain de la IVe Internationale »* à México. Il fut secrétaire national du S.W.P. en 1941. Il quitta cette organisation pour rejoindre le P.S. en 1951. [↑](#footnote-ref-13)
14. José Aguirre Gainsborg, dit Maximiliano Fernândez (1909-1938), fils d'un diplomate bolivien, étudiant en droit, dirigeant du mouvement étudiant, avait adhéré au P.C. en 1930. Arrêté et expulsé au Chili en 1932, il rejoignit la *Izquierda comunista.* Ayant recruté d'autres exilés boliviens, il fut l'un des organisateurs, à Cordoba en 1938, du congrès du fondation du P.O.R. Revenu peu après dans son pays, il abandonna très vite le P.O.R., désormais contrôlé par Tristan Marof, et trouva la mort dans un accident d'automobile [↑](#footnote-ref-14)
15. Walter Asbun, d'origine syrienne, appartenait à une famille riche ; il avait vécu au Chili où il avait eu ses premiers contacts avec le groupe d'Aguirre. Il finança le mouvement à ses débuts. Guillermo Lora (né en 1922) était alors étudiant en droit à Cochabamba et allait devenir l'un des dirigeants historiques du P.O.R., auteur des thèses de Pulacayo et d'une histoire du mouvement ouvrier bolivien. [↑](#footnote-ref-15)
16. Cf. *les souvenirs de Fulvio Abramo*, pp 83-93. [↑](#footnote-ref-16)
17. Job da Costa Pimenta (1886-1971), mulâtre, ouvrier boulanger à Campos, devint en 1904 ouvrier du Livre à Rio. D'abord anarchiste, il fut l'un des organisateurs du second congrès ouvrier en 1913. Editeur de *Na Barricada* en 1916, un des organisateurs des grèves de 1917, membre du conseil insurrectionnel en 1918, président du troisième congrès ouvrier en 1920, il fut l'un des neuf délégués au congrès de fondation du P.C. du Brésil en 1922. Adversaire de la politique de *la « troisième période »*, il fut exclu pour avoir participé au groupe d'opposition de Barbosa. Il rejoignit alors l'Opposition de gauche et fut l'un de ses dirigeants jusqu'à son arrestation en 1935. [↑](#footnote-ref-17)
18. Mârio Pedrosa (1905-1982), critique d'art, était l'un des intellectuels et jeunes dirigeants du P.C. les plus en vue à la fin des années vingt. Il renonça à aller à Moscou après un séjour en Allemagne et se rendit en France où il rencontra Boris Souvarine et Pierre Naville. Revenu au Brésil, il fonda en 1930 le groupe qui publia *A Lucta de Classe* et devint en 1931 la *Liga comunista (Oposiçao Leninista do Partido comunista do Brasil).* Face à la menace des Chemises vertes, il fut l'un des organisateurs de l'Alliance ouvrière à Sao Paulo en 1934, et fut blessé au cours de la contre-manifestation du 7 octobre à Sâo Paulo. Il passa en 1935 dans la clandestinité, réussit plus tard à quitter le Brésil et à gagner l'Europe en 1938 et y participa à la conférence qui créa en septembre la IVe Internationale. Elu au S.I., il gagne alors New York et prend parti, lors de la crise de 1939, en faveur de la minorité dirigée par Shachtman et Burnham, ce qui le conduisait au *Workers Party* lors de la scission de 1940. Livio Xavier (né en 1900) était un journaliste connu qui adhéra au P.C.B. en 1927 et rallia très vite l'Opposition de gauche qu'il dirigea avec d'autres jusqu'à son arrestation en 1935 et quitta, à sa libération en 1937. Lelio Abramo (né en 1903), dessinateur et graveur, membre du P.C., fut exclu en 1930 pour avoir refusé de représenter Trotsky en chien enchaîné à un Oncle Sam. Plinio Gomes de Mello (né en 1900), également journaliste, organisateur des J.C. et membre du parti en 1927, fut envoyé dans le Rio Grande do Sul pour y être le candidat du Bloc ouvrier et paysan. Arrêté et passé à tabac, il fut expulsé par la police et se réfugia à Montevideo où il participa en mai 1930 à une réunion du Bureau latino-américain de l'I.C. Exclu pour son opposition à la *« troisième période »*, il réorganise légalement le P.C.B. en novembre 1930 à Sâo Paulo, ce qui lui vaut le qualificatif de*« renégat »* et de *« trotskyste »*. Il rejoint l'Opposition de gauche en 1931 et dirige à Sao Paulo la grande grève de la Light &-Power Cy, ce qui lui vaut la prison. Il est, au cours des années suivantes, l'un des dirigeants du syndicat des journalistes. En 1939, il est l'un des rares rescapés de la première génération à participer à la fondation du parti socialiste révolutionnaire. Il rompt avec le trotskysme en 1943 et milite ensuite plusieurs années dans le parti socialiste avant son interdiction. [↑](#footnote-ref-18)
19. Herminio Saccheta (né en 1909), fils d'un ouvrier italien émigré, était en 1934, rédacteur en chef d'un grand journal de Sao Paulo quand il adhéra au P.C.B., où il devint presque aussitôt secrétaire régional de Sao Paulo et membre du C.C. Il accepta l'unité d'action en 1934 et participa en personne à la manifestation du 7 octobre, puis entra en conflit avec la direction du P.C.B., du fait de son opposition à la conception de cette dernière concernant le rôle *« progressiste »* de la *« bourgeoisie nationale »*. Il organisa dans une opposition, qui compta environ 300 militants organisés, le gros de ses partisans, qu'il entraîna en 1938 dans la fondation du parti socialiste révolutionnaire qui devint la section brésilienne de la Ive Internationale. José Stacchini, dit Salerno, était à l'époque son principal collaborateur, secrétaire des J.C. de Sao Paulo. Il a, depuis, renié le mouvement ouvrier. [↑](#footnote-ref-19)
20. Julio Antonio Mella (1903-1929), étudiant cubain, fondateur de la F.E.U. en 1923, de l'Université populaire José Marti en 1924 était l'une des figures les plus populaires du mouvement communiste cubain des années 20. Il avait organisé les ouvriers du tabac, fait une grève de la faim pour protester contre l'accusation de terrorisme etc. Réfugié à México, il y fréquenta le groupe constitué autour de Manuel Rodriguez et se mit en ménage avec Tina Modotti avec laquelle il se trouvait quand il fut assassiné le 16 janvier 1929. [↑](#footnote-ref-20)
21. Elias Gavino Lafferte (1886-1961), ouvrier de salpêtre, membre du P.O.S. avant -la guerre, était devenu trésorier de la F.O.Ch. en 1923. Il dirigea à partir de 1929 la fraction pro-Stalinienne du parti chilien et devint secrétaire général de la F.O.Ch. en 1931 jusqu'en 1936. Il fut sénateur de 37 à 53. Manuel Hidalgo Plaza (1882-1967), artisan menuisier, membre du parti socialiste en 1912, avait rejoint le P.C. à sa naissance et avait été élu sénateur. Principal dirigeant de la fraction du P.C. qui portait son nom et devint ensuite la *Izquierda comunista* il se rallia sans arrière-pensée au P.S. qui en fit dans un premier temps un ambassadeur au Mexique, puis un ministre à partir de 1941. [↑](#footnote-ref-21)
22. . Marmaduke Grove (1878-1954), officier aviateur, avait été l'un des instigateurs du pronunciamiento qui avait renversé en 1924 le président Alessandri, puis de celui qui le réinstalla au pouvoir l'année suivante. Chef de file des militaires de gauche, socialisants, il avait primitivement soutenu le général Ibanez à la présidence. C'est en août 1932, alors qu'il était colonel, qu'il s'empara du pouvoir avec l'appui de l'aviation et de la marine et proclama l'éphémère République socialiste du Chili. Il devait être ensuite l'un des fondateurs du P.S. Chilien, incarnation de son aile modérée. [↑](#footnote-ref-22)
23. Victor de Azevedo (né en 1901), qui n'avait jamais été membre du P.C., fut l'un des dirigeants de l'Opposition de gauche brésilienne à partir de 1930. Aristides Lobo, journaliste, membre du P.C.B. en 1925, puis secrétaire de Luis Carlos Prestes, avait été dirigeant du P.C. à Sao Paulo, puis avait animé en juillet 30, avec Prestes, la Ligue d'action révolutionnaire. Il avait convaincu Prestes de rejoindre le P.C. Raquel de Queiros (née en 1910), fille des planteurs, romancière de Ceara, avait adhéré au P.C. en 1930 et en fut exclue en 1923 après son roman Joâo Miguel. Elle avait rejoint la Ligue communiste en 1933. [↑](#footnote-ref-23)
24. Antonio Guiteras Holmes (1906-1935), né aux Etats-Unis, installé à Cuba en 1913, y commença des études de médecine et de pharmacie et devint l'un des dirigeants du mouvement étudiant à La Havane. Membre du Directoire étudiant révolutionnaire pendant la révolution de 1933, il devint gouverneur de l'Oriente, puis en septembre, ministre de l'intérieur dans le gouvernement nationaliste de Grau San-Martin. Après la chute de ce dernier, il fonda et dirigea le mouvement nationaliste de gauche *Joven Cuba* et fut l'un des organisateurs de la grève générale insurrectionnelle de mars 1935. Il trouva la mort dans un combat armé contre un détachement de l'armée de Batista le 8 mai 1935. Les trotskystes cubains avaient, pendant tout ce temps, *« rêvé »* de le gagner. [↑](#footnote-ref-24)
25. Sur Hidalgo, cf. n. 21. Humberto Mendoza Banados dit Jorge Levin (1912-1972), ingénieur agronome, venu de la *« fraction Hidalgo »,* secrétaire de la I.C., devait être plus tard ministre de l'agriculture dans un gouvernement d'union nationale. [↑](#footnote-ref-25)
26. 26. Sur les circonstances de la mort en prison de l'ouvrier du Livre Manoel Madeiros et de la disparition du trotskyste italien Goffredo Rosini (1889-1937), voir p. 85 & n.7, *les souvenirs de Fulvio Abramo.* [↑](#footnote-ref-26)
27. Mary Low & Juan Ramôn Breà, Red Spanish Notebook, Londres 1937. Breà est mort à Cuba en 1941. [↑](#footnote-ref-27)
28. Enrique Sepùlveda dit Diego Henriquez, un jeune médecin, et son frère Arturo, dit Ismael Suàrez, refusèrent la liquidation de la Izquierda comunista. [↑](#footnote-ref-28)
29. Abraham Pimstein Lamm (né en 1914), conduisait les J.S. à la rupture avec le parti socialiste, puis à la fusion avec le P.O.R. [↑](#footnote-ref-29)
30. José F. Penelôn avait été, pendant la guerre, le leader de la tendance pacifiste internationaliste du P.S.A., l'un des fondateurs, à partir d'elle, du parti socialiste international, devenu ensuite parti communiste. Il avait été élu en 1922 à l'exécutif de l'I.C. et réélu en 1924. Il avait combattu la ligne ultra-gauchiste de la *« troisième période »* et fut exclu avant de fonder le P.C.R.A. [↑](#footnote-ref-30)
31. L'homme qui est connu dans le mouvement trotskyste comme Pedro Milesi, mais aussi Pedro Maciel et Eduardo Islas semble, selon le fichier de Clave, s'être appelé en réalité Pietro Boscaglia. Né en 1890 à Buenos-Aires, ouvrier municipal dans cette ville, d'abord anarchiste, passé au P.C., il en fut exclu en 1932. Il entra alors avec ses partisans dans le groupe de l'I.C.A. de Guinney et autres et en prit la direction. Il participa en 1936 à la réunification qui donna naissance au *Partido Socialista Obrero*, mais prit position en 1937 contre l'entrisme et commença la publication d'Initial, avec un petit groupe de militants. [↑](#footnote-ref-31)
32. Liborio fusto (né en 1902), était le fils d'un officier devenu en 1932 président de la République argentine. Etudiant en médecine, il avait joué, dans les années vingt, un rôle important dans le mouvement pour la réforme universitaire. Voyageant en Europe, il rejoignit le P.C. Depuis 1934, il s'intéressait aux trotskystes et aux groupes ultra-gauchistes. Après sa rupture avec le stalinisme en novembre 1936, il fut l'organisateur, le 7 novembre 1937, de la conférence d'unification des groupes trotskystes argentins. Il a rompu avec la IVe Internationale en septembre 1942. [↑](#footnote-ref-32)
33. Edward Oler, dit Hugo Oehler (né en 1903), originaire du Kansas, était l'un des meilleurs organisateurs syndicaux du P.C. américain resté en *« fraction* » au P.C. avant de rejoindre ouvertement la C.L.A. ; adversaire de l'entrée dans la social-démocratie, il avait été exclu en 1935 et avait fondé la *Revolutionary Workers League.* [↑](#footnote-ref-33)
34. Sur Mateo Fossa (1904-1973), voir les éléments autobiographiques, pp. 75-81. [↑](#footnote-ref-34)
35. Clave. [↑](#footnote-ref-35)
36. Sur O. Ferniidez, cf. n. 3 p. 64. Luciano Galicia, dit Rodolfo Blanno, Jorge Santiago (né en 1915), compagnon du précédent à l'école normale, fut ensuite son adversaire acharné dans le mouvement. C'est à cause de sa politique que Trotsky rompit avec la section mexicaine. [↑](#footnote-ref-36)
37. Sur Diego Rivera, le célèbre peintre, et Frida Kahlo, sa compagne, cf. n.3 p.64 et n.12 p.72. [↑](#footnote-ref-37)
38. C'était le président Làzaro Gà-denas qui avait accordé à Trotsky l'asile politique au Mexique. [↑](#footnote-ref-38)
39. Cf. p.96. [↑](#footnote-ref-39)
40. Cf. l'article d'Olivia Gall, pp.55-61. [↑](#footnote-ref-40)
41. Lettre d'A. Gonzalez à O. Femàldez, 3 juin 1934, collection-satellite O. Femàt-dez, Houghton Library. [↑](#footnote-ref-41)
42. Comme je lui reprochais de n'avoir pas mentionné cette hypothèse dans un rapport présenté au premier colloque international sur l'histoire du mouvement ouvrier latino-américain à l'université de Caracas en avril 1979, Michael Löwy me répondit qu'aucun des faits troublants relevés dans l'enquête et notamment le rôle de Tina Modotti et la possibilité d'une participation à cette affaire de Vittorio Vidali, ne lui paraissait digne d'être retenu parce que *« les staliniens ne tuaient pas encore à cette époque ».* Je n'ai pas étudié particulièrement cette affaire et ne puis donc avoir une opinion personnelle formée et étayée, mais je veux dire au moins que l'argument de Michael Löwy me semble tautologique : si une enquête sérieuse faisait apparaître que les staliniens ont tué Mella, il faudrait conclure qu'ils tuaient déjà, du moins en bonne méthode historique. [↑](#footnote-ref-42)
43. Alexander, op. cit., p. 223. [↑](#footnote-ref-43)
44. Alvarado, Pérez Yanez et quelques autres, étudiants en économie, influencés par leur professeur Garcia Trevino dirigeaient une société d'étudiants pour l'étude du marxisme dont une publication avait valu à ses auteurs une volée de bois vert de la part de Trotsky. Liés à l'Opposition de droite (lovestonienne) qui les invita à une école de formation à New York, ils s'orientèrent, sous l'influence de Jan Frankel, l'ancien secrétaire de Trotsky, vers la IVe Internationale. [↑](#footnote-ref-44)